

« Le trio étant arrivé dans la plaine de Staouéli, au pied du mamelon où est assis le camp, la mère déposa son nourrisson sur l'herbe épaisse, sous un buisson de tamaris, puis s'armant de sa faucille, coupa l'herbe qui lui était nécessaire et dont elle fit un fagot. Déjà elle l'avait posée sur sa tête, et ayant repris son nourrisson, elle allait reprendre la montée qui conduisait au hameau, lorsque son fils poussa un cri d'effroi.

« La mère se retourne, et suivant l'indication de la main de son enfant, elle aperçoit la tête énorme d'une panthère rasée, dans un buisson de lentisques, à vingt mètres d'elle. Son fils arme son fusil et veut tirer ; elle l'en empêche, espérant que l'affreuse bête les laissera s'en aller sans les attaquer. Elle avance un peu, se retournant à chaque pas et serrant son nourrisson contre son sein ; son fils marche à reculons, son fusil bas et armé, le doigt sur la détente.

« La panthère s'est ramassée ; elle bondit sur le groupe humain. Au même instant, le garçon pousse un cri, un coup de feu se fait entendre ; la mère tombe à genoux ; « Jésus, Marie ! » supplie-t-elle, les yeux au ciel, dans l'attitude d'un condamné qui attend le coup mortel.

« Un instant se passe, terrible et plein d'angoisses, et son fils se jette à son cou. Regarde, mère !... et la mère, se retournant voit la panthère étendue sans vie, à quelques pas d'elle. Au moment où l'affreuse bête s'élançait sur le fils, celui-ci, instinctivement, nerveusement, avait appuyé sur la gâchette, sans épauler, à plus forte raison sans viser ; le coup était parti, et la balle avait traversé le cœur de la panthère.

« Arrivée toute tremblante au village, la mère courut au camp et raconta la scène terrible et le danger de mort auquel elle venait d'échapper. Une escouade en armes fut envoyée sur les lieux guidée par le jeune héros de ce drame. On trouva la panthère là où elle était tombée ; elle mesurait 1 mètre 35. Mise sur un mulet et portée au camp, elle fut présentée au gouverneur général qui donna une forte prime à cette pauvre famille, si heureusement sauvée des griffes du plus féroce des fauves de l'Algérie. L'évêque prit à sa charge l'éducation du petit garçon, et veilla désormais sur la mère et le nourrisson.

« J'ai connu cette excellente femme, d'une piété modeste mais inaltérable. Depuis longtemps elle était privée des consolations de la religion, — il y avait peu de prêtres en Algérie. — Elle n'al-